



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

243 | 2008
Café et politiques

Le café, un marqueur identitaire en Amérique latine tropicale

Jean-Christian Tulet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/5296>

DOI : 10.4000/com.5296

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 243-262

ISBN : 978-2-86781-467-9

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Jean-Christian Tulet, « Le café, un marqueur identitaire en Amérique latine tropicale », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 243 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/5296> ; DOI : 10.4000/com.5296

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Le café, un marqueur identitaire en Amérique latine tropicale

Jean-Christian Tulet

- 1 L'expansion de la caféiculture en Amérique latine ne date que de quelques siècles. Ce laps de temps, somme toute assez réduit, a pourtant été suffisant pour l'identifier avec cette partie du monde. Même si l'Afrique, avec le privilège d'être le continent des origines du caféier, possède aujourd'hui des régions de production nullement négligeables, il semble évident pour une part majeure du grand public que la « vraie » caféiculture se situe d'abord et avant tout dans le monde latino-américain. Lorsqu'on souhaite effectuer la promotion d'un café, il semble ainsi difficile de se passer des images ou des stéréotypes qui se rattachent à celui-ci : des camions chargés de guérilleros et de sacs de café, un producteur à grand chapeau zapatiste, ou encore le fameux Juan Valdez et sa mule, construction promotionnelle présente sur les affiches du café colombien... Fi des paysages et des caféiculteurs malgaches, kényans, tanzaniens, qui ne manquent pourtant pas de charme ni de qualités...
- 2 De fait, cette opinion commune ne manque pas de contenu. Depuis la fin du XIX^e siècle, l'essentiel du café consommé provient de l'Amérique tropicale, principalement du Brésil, puis d'autres pays de plus en plus nombreux, mais toujours de la même grande région. Aujourd'hui encore, malgré la poussée productive de certains pays asiatiques ou même africains, l'Amérique latine produit une part majeure du café dans le monde. De plus, elle propose essentiellement des cafés *arabica*, de qualité supérieure au *robusta*, produit avant tout en Afrique et en Asie.
- 3 Comme il s'agit d'une production particulièrement intensive, les plantations de caféiers n'occupent guère de place, seulement quelque 6 millions d'hectares pour toute l'Amérique, sur environ 10 millions au total dans le monde ; rien de comparable avec la céréaliculture ou la sojaculture. Les régions caféières n'en possèdent pas moins une forte personnalité, à tel point qu'elles vont parfois jusqu'à donner leur identité au pays tout entier. Ce fut le cas du Brésil. Cela reste vrai, au moins partiellement, en Colombie et dans la plupart des pays d'Amérique centrale, où le café constitue l'ossature économique et

sociale de ces pays, souvent depuis le XIX^e siècle. La caféiculture marque les territoires et les pays.

La caféiculture toujours la plus puissante du monde

- 4 En 2010, la *Food and Agricultural Organization* (FAO) prévoit une production mondiale s'élevant à 117 millions de sacs de 60 kg (7 millions t) contre 111 millions de sacs (6,7 millions t) pour la période 1998-2000. Si ces prévisions se révèlent exactes, l'Amérique latine conserverait son rang de première région productrice avec un total de 67 millions de sacs (4 millions t), très largement plus de la moitié de la production totale. Mais, avec un taux annuel de progression de + 0,4 % par an, sa part devrait diminuer, les autres parties du monde bénéficiant d'une croissance plus rapide (Afrique : + 1,5 %, Asie : + 2,1 %). Cela serait avant tout lié au tassement du poids du Brésil (35 millions de sacs en 1998-2000 et 22 millions prévus en 2010)¹. Ces prévisions contrastent assez fortement avec la période écoulée, qui avait vu le retour en force du Brésil et la diminution de la place de la Colombie. Dans le cadre latino-américain, on se retrouverait dans une situation un peu analogue à celle qui préexistait avant la fin des accords de régulation de la caféiculture, avec le Brésil au premier rang, mais avec la Colombie, brillante seconde. L'analogie s'arrête là, la période écoulée ayant accéléré une recomposition de la situation de la caféiculture dans cette partie du monde.

Une évolution récente relativement différenciée

- 5 Le début des années 2000 a vu se développer la crise la plus grave de toute l'histoire de la caféiculture, avec des conséquences profondes et durables. Les exemples de producteurs obligés de quitter leur plantation (provisoirement dans la plupart des cas, mais pas toujours) pour tenter de trouver de quoi vivre ailleurs, y compris aux États-Unis, sont innombrables. Toutefois, les conséquences ne sont pas égales selon les pays et selon les catégories de producteurs. Si la crise a provoqué un surcroît de pauvreté parmi les producteurs les plus modestes, il semble une fois de plus que cette catégorie ait globalement mieux résisté que celle des plus grands producteurs, souvent incapables d'assumer des coûts incompressibles plus élevés (avant tout la main-d'œuvre salariée indispensable pour les opérations de récolte) (Tulet, 1997, p. 267-278). La catégorie des grands planteurs aurait ainsi pratiquement disparu de la Colombie. Il n'en est pas de même au Brésil où les conditions physiques (présence de plateaux permettant la mécanisation de la récolte) et sociales (abondance de l'offre de travail) facilitent encore le maintien de la grande propriété.

Tableau I – Évolution de la production des pays latino-américains de 1991 à 2005-2006 (pays dont la production est supérieure à 10 000 t en 2005/2006).

Source : Organisation Internationale du Café (OIC)

	Production 1991 (t)	Production 2005-06 (t)	Croissance (%)	Exportations 2005-06 (t)	% total A. latine
Cuba	22 740	13 620	- 40,2	2 830	0,1

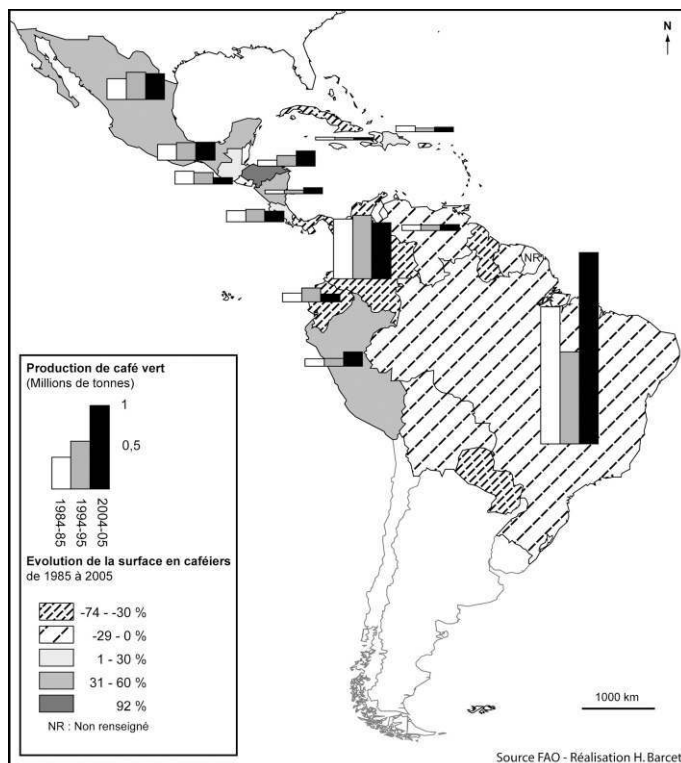
Haïti	37 000	21 450	-42,0	1 550	0,1
Rép. Dominicaine	55 222	41 130	-25,5	2 550	0,1
Puerto Rico	12 701	12 000	-5,5	-	-
Mexique	334 330	255 000	-23,7	130 120	4,0
Guatemala	196 190	230 250	+17,4	210 310	6,5
Honduras	101 890	177 120	+73,8	154 420	4,7
El Salvador	149 450	85 860	-42,6	76 120	2,3
Nicaragua	47 421	90 540	+91,0	63 580	2,0
Costa Rica	158 000	108 930	-31,1	113 890	3,5
Venezuela	68 404	48 480	-29,1	1 050	0,1
Colombie	970 740	706 770	-27,6	665 960	20,5
Brésil	1 520 382	2 263 680	+48,8	1 616 270	49,7
Équateur	138 579	64 170	-53,7	57 030	1,7
Pérou	82 635	177 120	+115,0	151 260	4,6
Total A. latine	3 895 684	4 296 120	+10,2	3 246 940	100
Total Monde	6 086 648	6 972 990	+14,6	-	-
% Amérique latine/ Monde	64	61,6	-	-	-

- 6 Au cours de la dernière quinzaine d'années, les transformations internes survenues en Amérique latine se révèlent impressionnantes. Certains pays ont disparu de la liste des pays produisant plus de 10 000 t de café, ainsi Panama et Bolivie. D'autres ont vu leur production chuter de manière très importante. L'Équateur, un des rares pays latino-américains ayant des plantations de *robusta* (avec le Brésil dont la quantité de *robusta* récoltée dans l'État d'Espirito Santo est équivalente à celle de la Côte-d'Ivoire), a dû affronter la concurrence asiatique. Sa production a diminué de plus de moitié. Beaucoup d'autres pays ont connu une forte régression, dépassant très souvent le quart de la production du début des années 1990. Celle-ci approche le tiers dans le cas du Costa Rica et le dépasse très largement dans celui du Salvador.
- 7 En dépit du recul observé dans beaucoup de pays, la période passée voit également l'achèvement de la diffusion de la caféiculture à l'ensemble de l'Amérique tropicale, avec la montée en puissance de nouveaux producteurs, tels le Honduras et le Pérou. On observe donc une hiérarchisation quelque peu différente (fig. 1). Le Brésil accentue sa présence, alors même que la surface de ses caféières régresse assez fortement, passant de

2,76 millions d'hectares en 1991 à 2,32 en 2005. La Colombie a suivi le même chemin avec une surface qui régresse presque autant, 966 000 ha en 1991 et 560 000 ha en 2005. La diminution proportionnellement moins importante de la production démontre les gains de productivité qui ont été également accomplis dans ce pays avec la rénovation des caféières (leur âge moyen a fortement diminué) et une meilleure utilisation du travail investi (Pizano, 2001). Les deux pays s'opposent ainsi au reste de l'Amérique : ailleurs, la production augmente avant tout grâce à une extension plus ou moins parallèle des caféières (Honduras et Pérou). Par contre, lorsqu'elle diminue, cela ne s'accompagne pas toujours d'une contraction de la surface des plantations, et c'est même parfois le contraire, comme au Mexique. Dans un même pays, il peut exister des régions où les caféières sont laissées à l'abandon (mais toujours recensées comme telles) et d'autres où elles continuent à s'étendre.

- 8 Plus que responsable immédiate de l'évolution de chaque pays, la crise sert ainsi de révélateur de situations spécifiques. Les caféicultures les plus fragiles, les plus vulnérables, sont évidemment celles qui ont le plus souffert. C'est le cas des productions plus ou moins marginales, comme au Panama, en Bolivie ou au Paraguay, ou bien encore de celles déjà en cours de marginalisation, aux Antilles en particulier. La diversification qui s'opère dans l'agriculture de certains pays peut également rendre compte de la diminution relative de la place du caféier. C'est le cas du Costa Rica et, dans une certaine mesure, du Mexique, où les priorités ne concernent sûrement pas le développement de la caféiculture. Quant au Salvador, il semble que les cultures destinées à l'alimentation domestique priment désormais sur celles destinées à l'exportation.

Figure 1 – Production de café vert et évolution des surfaces plantées en caféiers entre 1985 et 2005.



Le poids des exportations

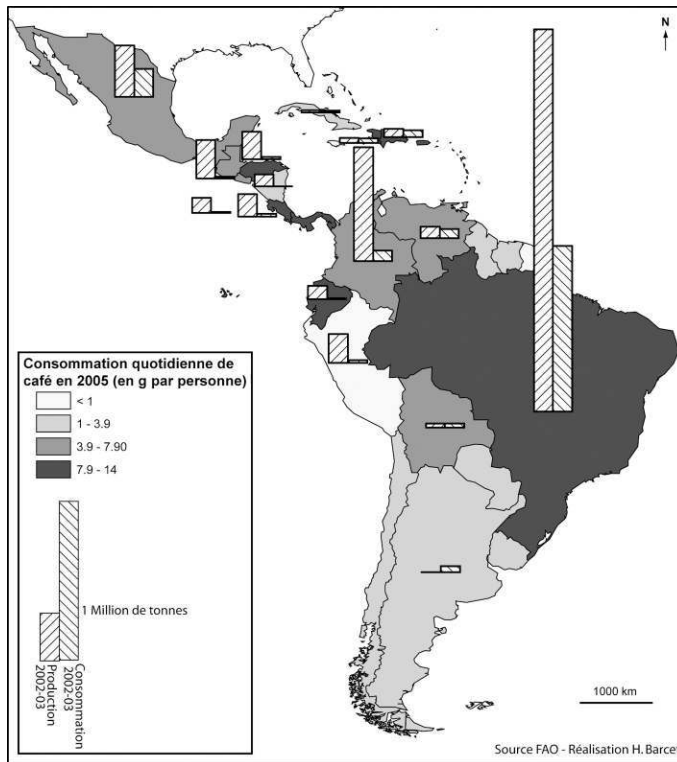
- 9 L'évolution récente apparaît encore plus contrastée au niveau des exportations. Elles deviennent insignifiantes pour tous les États insulaires de la Caraïbe, pourtant souvent fort réputés pour la qualité de leur production : il faut évoquer le « *Blue Mountain* » de la Jamaïque, tout à fait anecdotique en terme de production, mais particulièrement célèbre. C'est également le cas du Venezuela, bien que sa disparition du marché international soit beaucoup plus ancienne, l'essentiel de la production étant depuis longtemps absorbé par le marché intérieur. La plupart des autres États ont également connu une régression significative de leur offre de vente. Seuls quelques rares pays ont progressé, le champion étant le Pérou avec 115 % de croissance, suivi du Nicaragua, du Honduras et du Brésil, mais évidemment pour ce dernier avec des quantités, en valeur absolue, pas du tout comparables². Au total, en dépit de ces évolutions fortes, les traits les plus fondamentaux demeurent à peu près les mêmes, avec le maintien en tête des deux grands producteurs traditionnels : la Colombie et surtout le Brésil. Il faut ajouter la troisième grande région exportatrice constituée par les différents pays de l'Amérique centrale. Ce n'est que dans le détail qu'on observe des différences assez significatives. En particulier, il est assez étonnant de voir que les exportations péruviennes dépassent désormais celles de grands pays traditionnels comme le Costa Rica et surtout le Mexique.
- 10 Si les prévisions des spécialistes de la FAO se révèlent exactes, cette géographie des exportations est encore appelée à changer encore plus fortement, avec un retour en force de la Colombie et surtout la fin de la prééminence du Brésil. Les fluctuations de la production de ce pays ont toujours fortement pesé sur l'évolution des prix mondiaux : les conséquences des fameuses gelées au Paraná sont connues, avant que les caféières de cette région soient définitivement détruites et que l'axe de la localisation des plantations ne se déplace dans l'État du Minas Gerais, hors de la zone des gelées possibles. Si la régression annoncée de la production de ce pays à 22 millions de sacs (1,3 million t) se confirme, cela va donc très fortement peser sur les quantités proposées sur le marché international, mais de manière structurelle et non conjoncturelle, comme pour les gelées. Avec le Brésil, on est dans le cas d'un pays à très forte consommation, la deuxième du monde après les États-Unis, avec 350 000 t en 1991 et 550 000 en 2005, c'est-à-dire le tiers en moyenne de ce qui est exporté aujourd'hui.
- 11 Cette hausse des quantités absorbées par le marché intérieur va se poursuivre, ne serait-ce que par l'effet mécanique de l'augmentation de la population, consommateurs potentiels. La baisse de la production et la croissance du marché intérieur brésilien vont ainsi provoquer des conséquences majeures sur les exportations. À l'horizon 2010, les quantités proposées par ce pays sur le marché international pourraient se situer seulement autour de 700 000 t, c'est-à-dire beaucoup moins que le Viêt-Nam d'aujourd'hui. En Amérique latine, la Colombie se hisserait au même niveau et pourrait même devenir le premier exportateur régional, avec en plus l'avantage d'un café plus prisé sur le marché mondial, et donc mieux rémunéré. Il en résulterait une incitation particulièrement puissante au développement de la production des pays autres que le Brésil.

Le monde des caféiculteurs latino-américains

Une consommation nullement négligeable

- 12 On peut noter une forte analogie entre les producteurs de vin et ceux de café. D'aucuns soulignent toutefois qu'il existe une différence fondamentale entre les deux, à savoir que les premiers seraient à la fois producteurs et consommateurs, à la différence des seconds. Il est vrai que si les Éthiopiens boivent presque autant de café qu'ils en exportent, c'est loin d'être le cas de la plupart des autres planteurs africains ou même asiatiques³. Cette affirmation est beaucoup trop rapide pour ce qui concerne l'Amérique latine. L'importance de la consommation brésilienne vient d'être soulignée, mais ce n'est pas le seul exemple (fig. 2).
- 13 Au total le marché latino-américain absorbe actuellement 1,2 million t de café vert, soit 28 % de sa production, une quantité équivalente à la consommation des États-Unis, de loin le premier marché mondial. Il existe évidemment des différences régionales très importantes. On peut identifier quatre catégories de pays consommateurs :
- La consommation est forte dans les Antilles et le pourtour antillais. Elle est le plus souvent supérieure à 8 g de café par jour et par personne, parfois davantage, par exemple dans les îles où la consommation moyenne égale ou dépasse souvent celle de la France (13 g). La plupart de ces pays sont également de vieux producteurs de café. La conjonction de la baisse des quantités récoltées avec une consommation élevée, contribue à leur effacement du marché international.
 - À un degré moindre, la Colombie et le Mexique peuvent être classés dans la même catégorie que le Brésil, celle des pays avec une forte production et une consommation interne importante.
 - On peut estimer que le Pérou constitue une catégorie à lui tout seul, en étant un producteur de plus en plus important, mais en consommant très peu de café (moins de 1 g par jour et par personne). Cela peut apparaître d'autant plus étonnant que ce pays devient un spécialiste de cafés spéciaux, équitables ou/et « bio ». Mais il existe des différences régionales importantes : on consomme davantage de café dans les zones de production.
 - Les pays du Cône sud sont des consommateurs de café relativement modérés, du fait de la concurrence du maté, mais situés grande partie en dehors de la zone tropicale, et n'en produisent pas ou très peu.
- 14 Il existe donc bel et bien un très grand nombre de pays de l'Amérique tropicale où l'on connaît le caféier/café non seulement parce qu'on le cultive, mais également parce qu'on le savoure et où les producteurs savent de quoi ils parlent. Ils en parlent d'ailleurs souvent avec passion !

Figure 2 – Consommations quotidiennes (en 2005) et totale (2002-2003) de café par pays en Amérique latine et production totale de café vert en 2002-2003.



Le « meilleur café du monde » (Tulet, 1998, p. 75-92)

- 15 Dans tous les pays visités, il y a toujours un moment, lors d'entrevues avec des producteurs ou des acteurs de la filière, où la conversation aborde les qualités respectives des productions de différents pays ou de différentes régions... On considère en général que le café du pays voisin n'est certes pas dépourvu de qualités, mais qu'il a été prouvé à maintes occasions, par différentes batteries de tests effectués à l'étranger (de préférence aux États-Unis), que le meilleur café du monde était récolté dans sa propre région. Ces appréciations peuvent connaître des versions différentes : pour les ressortissants de quelques pays, cela relève parfois d'une telle évidence qu'il ne leur semble guère nécessaire d'insister : au Costa Rica par exemple. D'autres ont beaucoup moins de scrupules : ainsi ceux du Guatemala clament haut et fort et inscrivent en diverses langues sur des tasses, des vêtements ou tout autre support promotionnel, qu'ils produisent « le meilleur café du monde ». En Colombie, quand on pénètre dans les régions productrices, on entre dans « la civilisation du café » (photo 1), ce qui ne saurait être compatible avec une quelconque médiocrité. D'autres, comme au Venezuela, insistent sur l'antériorité de leur expérience et sur la sélection des terroirs qui en résulte (photo 2). Les petits pays producteurs soutiennent volontiers que la quantité accompagne difficilement la qualité. Il existe toutefois un point sur lequel s'accordent tous les ressortissants des pays hispanophones, celui de considérer que la qualité de la production brésilienne est une honte, une tâche infamante pour l'ensemble du continent⁴. En fait, bien que quelques-unes de leurs pratiques culturelles puissent justifier cette commune appréciation défavorable (avec pour résultat un prix à l'exportation moins élevé que celui des cafés

d'origine centraméricaine), les Brésiliens peuvent légitimement contester ce jugement par trop général, et rappeler l'existence de terroirs prestigieux, tels que les Santos et Bahia Lavato, provenant respectivement des collines du Mogiana et de l'État du même nom. Bien souvent dotés d'une avance technique réelle (ce sont les laboratoires brésiliens qui ont mis au point les nouvelles variétés de caféiers à haut rendement), ils sont également parmi les plus en avance dans la définition des dénominations géographiques.

Photo 1 – Biscucuy, la terre du meilleur café au monde.

(Cliché J.-C. Tulet)



Photo 2 – Usine de café lyophilisé, une autre forme de la civilisation caféicole.

(Cliché J.-C. Tulet)

- 16 Si un certain nombre de paramètres permettent effectivement de juger des qualités et surtout de détecter les défauts d'un café⁵, il est évident que la diversité et le nombre de ces appréciations sont liés à la très grande part de subjectivité dans les appréciations possibles, fonction des attentes et des goûts de chacun. Tout comme le vin ou quelques autres produits, le café n'est pas nécessaire à la vie, sa consommation régulière est somme toute récente. Mais il en constitue aujourd'hui l'un de ses raffinements. Même s'il peut servir comme tonique, boire un café est un plaisir, d'abord un plaisir... Cette propriété retentit à tous les niveaux : on n'est pas caféiculteur ou négociant en café comme on est céréaliculteur ou grossiste en pomme de terre. La plupart des acteurs de la filière se sentent le plus souvent responsables, investis d'une mission particulière dans la réalisation d'un produit dont ils tirent fierté. Ils le sont d'autant plus que ce goût incontestable du beau travail correspond également à la recherche du meilleur profit possible. Un bon café est également un café « apprécié », générateur de revenus. La prétention à la qualité est aussi revendication à une vente aux meilleures conditions possibles : cela est également parfaitement perçu par tout le monde. C'est même une des

principales attractivités du café bio, « *orgánico* », dont le prix plus élevé et les débouchés plus assurés sont très incitatifs en période de dépression des prix internationaux.

- 17 Cette prétention si répandue au « meilleur café du monde » est dans beaucoup de cas le résultat d'une volonté délibérée. Les documents consultés par le Costaricien Carlos Naranjo Gutiérrez (Naranjo Gutiérrez, s.d.) lui permettent de faire remonter la construction dans son pays de ce qu'il nomme lui-même « la légende du meilleur café du monde » à la fin du XIX^e siècle, culminant avec la fondation de l'ICAFFE (*Instituto del Cafe de Costa Rica*), Institut de défense du Café, en 1933. Il précise que cette conviction, largement acceptée par le monde des producteurs, a constitué un élément incitatif décisif à la modernisation des exploitations, notamment les plus petites, et a facilité diverses formes de socialisation et d'insertion de ces producteurs à la citoyenneté ! Cette prétention à l'excellence est également une des raisons du refus prolongé des producteurs du même pays à diffuser une variété autre que la *tipica*, considérée comme la plus apte à promouvoir la qualité. C'est ce qui les a conduits au rejet du *robusta*, alors que son introduction était appuyée par l'État pour favoriser la colonisation de certaines régions.

Un « pouvoir » caféier ?

- 18 Un bon café est le résultat d'une accumulation d'expériences, d'une construction historique de la qualité, d'une mode de gestion territorial spécifique. En conséquence, même s'il ne bénéficie pas de l'antériorité du vin ou du thé, il provoque la mise en place d'une identité spécifique aux zones de production caféière, pratiquement commune à ces producteurs dans le monde entier (Gilard et Tulet, dir., 1993). Toutefois, ceux d'Amérique latine ajoutent un trait spécifique : le sentiment d'appartenir à une communauté particulière, « supranationale » d'une certaine manière, quel que soit le pays d'origine. On peut à la fois souhaiter valoriser au mieux sa propre production, la magnifier, et se sentir très proche des confrères des autres pays. Cette culture du café s'accompagne d'une fierté de producteur, fondée sur le sentiment d'un savoir spécifique, nourrie par une connaissance en partie transmise, mais également acquise par un apprentissage permanent, et une curiosité, un goût pour l'expérimentation relativement fréquent. Cela leur permet de discuter, de beaucoup de relativiser, mais aussi de bien intégrer dans leurs pratiques les recommandations des éventuels techniciens et divulgateurs agricoles.
- 19 Cette mentalité s'apparente à celle des vigneron européens, raison pour laquelle il serait possible de les qualifier de « vignerons du tropique » (Tulet, 1993, p. 7-25). On pourrait même, à l'image de ce qu'on nomme (ou qu'on nommait) une « aristocratie ouvrière », les identifier comme une « aristocratie paysanne », consciente de l'excellence de son travail, mais également très vigilante sur une certaine qualité de vie, sur la sauvegarde de ses intérêts, pauvre bien souvent, mais jouissant d'une relative indépendance. Celle-ci s'appuie le plus souvent sur ce que, faute de mieux, on peut qualifier d'autonomie relative pour une bonne partie des producteurs, adossés à une exploitation individuelle leur donnant les moyens de résister aux aléas de la conjoncture. Beaucoup d'entre eux ont maintenu une certaine diversification de leurs ressources, avec une bonne part d'autosubsistance. Cela permet de résister un peu mieux aux fluctuations des prix, qui sont souvent intégrées comme une calamité inévitable, sachant que la récolte apportera malgré tout un revenu minimum, surtout si la rémunération du travail investi par la famille « n'est pas comptée »⁶. Leur stratégie semble d'abord définie par un impératif de mise en place ou de reproduction de l'exploitation familiale, pas nécessairement par

l'obtention du profit maximum. L'image que beaucoup parmi ces caféiculteurs veulent donner d'eux-mêmes se rapproche de ce qu'on nommerait en France une vision « rousseauiste », avec toutes ses ambiguïtés et toutes ses (auto)duperies. Un des exemples les plus singuliers de ces groupes se rencontre dans le cas du pays Paisa en Colombie, avec une mentalité conservatrice (respect de la « moralité », des traditions), mais également dynamique (Palacios, 1983).

- 20 Un produit associé à un art de vivre se doit d'être défendu. Les groupes de pression caféiers exercent un contrôle, quand ce n'est pas un pouvoir, à tous les étages de la hiérarchie nationale. Souvent très conscients de leur force et de leurs droits, le plus souvent dirigés par des membres de l'oligarchie, mais qui généralement se doit de tenir compte des intérêts de tous, ils sont en mesure de se mobiliser pour soutenir leurs revendications, lorsque certains de leurs intérêts vitaux semblent en péril. Ils en ont donné la preuve au cours de leur histoire.

Des Républiques caféières

- 21 On a longtemps qualifié (l'habitude en est-elle perdue ?) la plupart des pays d'Amérique centrale de « républiques bananières », formulation plus que désobligeante et surtout qui a toujours correspondu à une réalité fautive. Même si elles s'expriment sous des formes souvent spectaculaires d'exploitation et d'aliénation d'une partie de la souveraineté nationale, les plantations de banane ont le plus souvent été des activités « périphériques » par rapport au reste du pays. L'appellation de « républiques caféières » serait bien plus juste, et est d'ailleurs explicitement revendiquée par certaines d'entre elles. Les régions caféières demeurent au cœur de l'économie et de la société, et constituent des noyaux relativement stables, dans des pays qui ne le sont pas toujours. La Colombie en est le meilleur exemple actuel, mais il n'est pas le seul au cours de l'histoire contemporaine.

L'épreuve de la défense des prix

- 22 Le pouvoir caféier se positionne sur un plan spécifiquement national. Il s'agit d'obtenir les garanties ou les avantages souhaités pour l'ensemble du groupe auprès de la représentation nationale. Il faut toutefois distinguer les pays où le café participe à l'activité nationale, mais sans être en mesure de la dominer, de ceux où il constitue une armature essentielle de la vie sociale et économique. Dans ces derniers, il est difficile aux gouvernants en place d'exercer une opposition frontale face aux intérêts des caféiculteurs. Une telle politique risquerait d'être parfaitement suicidaire. Cela ne signifie pas une inattention aux évolutions du marché international. Celles-ci sont évidemment prises en compte dans les mouvements de défense ou de revendication, en fonction des particularités du pays concerné. Une négociation s'instaure donc, entre les demandes de ce pouvoir caféier et ce que les représentants de l'État sont disposés ou sont capables d'accorder. Cette négociation interdit un ajustement automatique aux fluctuations des prix internationaux, ainsi qu'une politique strictement inspirée par le marché.
- 23 Les propositions d'accords internationaux ne sont pas totalement absentes de la panoplie des mesures qui ont été tentées au cours de la dernière grande crise. La remise en actualité des dispositions existantes avant 1989 n'étant pas possible, en l'absence de la participation des grands pays consommateurs, plusieurs pays ont proposé des accords

partiels de rétention de la production afin de faire remonter les prix. Ces propositions n'ont jamais été réellement suivies d'effet, parce qu'il y a toujours eu des pays qui n'acceptaient pas les mesures décidées, et que les négociants internationaux ont longtemps disposé de stocks suffisamment importants pour annuler les effets de ces éventuelles rétentions. Des aides « régionales » ont également été programmées, sur un mode bilatéral (Taïwan aurait signé des accords avec certains États) ou multilatéral. La Banque Interaméricaine de Développement (BID/IDB), l'USAID également⁷, ont ainsi proposé des financements aux producteurs de café, en particulier à ceux de l'Amérique centrale. En général, les capitaux proposés, quelques millions de dollars, étaient assez dérisoires par rapport aux besoins.

- 24 Le soutien aux producteurs s'est donc avant tout effectué au niveau national. Les gouvernements ont pu agir par des manipulations monétaires permettant de déprécier la valeur de la monnaie nationale, pour rendre le produit plus compétitif sur le marché mondial. Le Brésil a souvent utilisé cette possibilité pour mieux exporter sa production agricole. Pendant une première période de la crise, les caféiculteurs vénézuéliens ont également bénéficié de l'effondrement du Bolivar. Mais cela n'a pas toujours été possible. Les producteurs mexicains ont au contraire dû affronter une revalorisation de leur monnaie, ce qui a probablement rendu les effets de la crise encore plus dramatiques dans ce pays. Une diminution des quantités commercialisées a également été tentée, en finançant des programmes de reconversion, en proposant des primes à l'arrachage, en constituant des stocks, lorsque c'était possible.
- 25 Par contre, les programmes d'aides plus ou moins directes ont été nombreux, sous forme de bons remboursables, ou sous forme de crédits. On peut citer quelques exemples :
- 26 Le Fonds National de Stabilisation caféière du Costa Rica aurait ainsi procédé à des distributions de chèques de soutien à 80 000 producteurs en 2001 (Journal *La Nación*, Costa Rica, 21 février 2001).
- 27 Les caféiculteurs salvadoriens auraient bénéficié d'une aide de près de 500 millions de US \$ à partir de 2001 (Journal *La Prensa*, Honduras, 7 mars 2001).
- 28 Le gouvernement guatémaltèque a également proposé deux lignes de crédits en 2001. La première, de 100 millions de US \$, avec des taux d'intérêt situés entre 10 et 12 % par an, était destinée aux planteurs produisant plus de 100 sacs de café vert par an, les prêts pouvant aller jusqu'à 80 % de la valeur de leur propriété. La seconde, de 50 millions, était réservée aux caféiculteurs plus modestes, avec des prêts plafonnés. La distribution de ces crédits était placée sous la responsabilité d'un Comité rassemblant des représentants de l'État, de la Banque et de la *Asociación Nacional del Café* (ANACAFÉ), l'organisation caféière nationale, très libérale, contrôlée par les maisons de commerce et les exploitants les plus importants (Journal *Prensa libre*, Guatemala, 28 février 2001).
- 29 On est dans ce dernier cas dans la situation d'une caféiculture totalement contrôlée par les représentants de l'oligarchie, dans un des derniers pays où la sphère productive reste dominée par la présence de grands planteurs (avec des propriétés couvrant en moyenne 100 à 150 ha de caféiers), ce qui est assez exceptionnel. Ailleurs, la répartition des subventions s'est faite de manière moins ouvertement inégale.

30

D'une manière générale, les déréglementations qui ont été instaurées à partir des années 1990, avec la fin des monopoles de commercialisation (initialement très décriés pour cause de corruption très fréquente) semblent avoir aggravé les effets de la crise en

laissant les producteurs beaucoup plus démunis face au marché. Les systèmes de cogestion, tels qu'on les rencontre au Costa Rica ou en Colombie, auraient été plus efficaces dans la défense des producteurs, d'ailleurs au prix de sacrifices considérables. La *Federación Nacional de Cafeteros de Colombia* a d'ailleurs perdu une bonne partie de sa puissance pendant cette période, en aliénant une bonne part de son patrimoine (Tulet, 2003, p. 89-101). Si elle a maintenu la possibilité d'achat de tout le café qu'on lui proposait, elle a également été obligée d'abandonner le prix garanti en début de campagne aux producteurs, mesure qui en faisait sa force et sa popularité. Toutefois, ces organismes de cogestion, grâce aux moyens dont ils disposent toujours pour agir sur la production elle-même, ont été également plus en mesure d'accompagner les offres de crédits par des programmes de reconversion productive et d'amélioration de la rentabilité des exploitations. La même Fédération colombienne a ainsi favorisé la régénération des caféières pour en diminuer les coûts de production, ce dont elle bénéficie aujourd'hui.

La connexion des caféiculteurs avec le pouvoir politique

- 31 Le pouvoir des caféiculteurs rencontre son expression la plus aboutie dans cette cogestion de la filière entre organismes professionnels et instances politiques. Dans certains cas, ce rapprochement assure la base d'un consensus politique « soutenable », en provoquant l'adhésion d'une part importante de la population au régime en place et à ses formes d'expressions. Le Costa Rica en propose une de ses manifestations parmi les plus évidentes, avec des billets de banque montrant des scènes du monde caféier (d'ailleurs plutôt imaginées que réelles) et de multiples représentations symboliques, y compris dans les instances les plus hautes de la vie politique. La salle du Parlement national est une de ses affirmations parmi les plus spectaculaires, avec la représentation du grain de café, ou de la feuille de caféier, dans les symboles de l'État national ou dans les blasons de différentes régions, ainsi que diverses autres manifestations sur les bancs de l'Assemblée. Dans ce pays, les caféiculteurs, les « petits » en particulier, sont magnifiés. Ils sont supposés constituer la colonne vertébrale d'un système démocratique qui s'affiche comme exemplaire, comme modèle... ce dont le pays tire largement profit, tant sur le plan interne que sur la scène internationale. Les organismes internationaux de tous types sont massivement présents au Costa Rica. Il faut ajouter que dans ce cas « l'habit fait le moine ». Le consensus ainsi obtenu assure le socle d'une paix sociale durable, en dépit des impostures et des mystifications qu'il peut engendrer (Samper, Roseberry et Gundmunson, 2001). S'il y a imposture, c'est une imposture qui fonctionne, d'autant mieux que les régions caféières, au Costa Rica, en Colombie ou ailleurs, se distinguent le plus souvent de leurs voisines par de meilleurs équipements et une plus grande prospérité, au moins apparente.
- 32 S'il existe depuis longtemps dans la plupart de ces pays une alliance de classe autour de la défense du prix et du produit, très analogue à celle qui s'est nouée à propos du vin en France, les résultats n'aboutissent pas nécessairement au modèle costaricien, tant s'en faut. On connaît le système « café au lait » qui a longtemps dirigé le Brésil, avec l'alliance de l'oligarchie du café de São Paulo et celle des éleveurs du Minas Gerais. Dans l'Isthme centroaméricain, le café a favorisé la modernisation des économies, à partir de politiques affichées comme « libérales ». En intégrant une partie de la population aux circuits marchands et en contribuant à l'expropriation des terres communautaires, il a également

accélééré le processus de « ladinisation » de la population. Dans d'autres cas, il a au contraire contribué au maintien des traditions culturelles des communautés indigènes en renforçant leur base territoriale. Il a également favorisé la pénétration du capital international dans les économies nationales. On aboutit donc à des situations très diverses, parfois contradictoires. Dans la première moitié du XX^e siècle se nouent des situations dont les conséquences vont ensuite s'exprimer violemment. Au Guatemala, la puissance de la pénétration du capital « étranger » (ce sont les mêmes familles d'origine allemande qui contrôlent aujourd'hui encore la filière café, mais à présent elles sont davantage « naturalisées ») et la politique ouvertement pro *United Fruit* du dictateur Ubico ont favorisé la création d'un mouvement nationaliste, d'abord sans expression politique. Au Salvador, s'installe un régime oligarchique de plus en plus autoritaire. Au Honduras, la faiblesse des activités autres que la banane (l'importance du café est un phénomène récent) a dans ce cas réellement mis le pays sous le contrôle étranger (Samper, 1998). Le boom caféier ne s'y produit que dans la deuxième moitié du XX^e siècle.

- 33 Le café a également contribué au développement d'une sensibilité aux arguments populistes, ce qui en fait, à l'occasion, les supports de régimes autoritaires. Le Venezuela du XX^e siècle en constitue l'un des meilleurs exemples (Tulet, 2001, p. 409-421). À la fin du XIX^e siècle, grâce au café, la bonne santé économique de toute la région Andine s'oppose à la déliquescence du reste du pays, voué à une anarchie de plus en plus généralisée. Si un profond mécontentement existe dans tout le pays, celui-ci est encore plus important dans le Táchira, la plus grande région caféière où les habitants se plaignent de l'insuffisance des équipements collectifs et d'être des oubliés du pouvoir central. À cela s'ajoute une baisse conjoncturelle des prix du café en 1897, avec une sévère récession économique régionale. Ces griefs et ces circonstances conjoncturelles sont exploités avec succès par Cipriano Castro, le *caudillo* local. Il rassemble une bande au début relativement modeste de soldats, où se côtoient gens du peuple et jeunes issus des écoles frustrés d'emploi. Après des débuts laborieux, au fur et à mesure que son armée se renforce en traversant la cordillère, la région productrice de café, il se renforce et conquiert le pouvoir en 1899. Quelques décennies plus tard, l'irruption du pétrole mettra fin à la domination économique de la caféiculture, mais pas à la dictature. Toute une série de généraux (dont Gomez, le plus important), va diriger le pays jusqu'en 1958. Ils sont tous originaires de la petite région de Rubio, au Táchira.
- 34 La caféiculture latino-américaine, dans son organisation productive et dans les sociétés paysannes qu'elle a contribué à forger, possède beaucoup d'éléments comparables avec ses sœurs des autres parties du monde, en particulier dans l'attachement de la plupart des planteurs à ce qui définit une partie de leur existence. La « fleur du café » (Tulet et Gilard, 2000) est réellement un élément fédérateur pour tous ceux qui la cultive. L'Amérique latine ne se distingue des autres caféicultures pas seulement par des traits plus accusés, probablement liées à une antériorité un peu plus importante, mais aussi par l'importance que cette activité revêt dans beaucoup de pays de la région. S'il existe une certaine universalité de la caféiculture, d'une certaine manière, celle-ci s'y trouve encore plus marquée, avec un vrai sentiment de communauté partagée : l'Amérique latine comme un archétype de la caféiculture.
- 35 Tout en partageant ce fonds commun, il n'en reste pas moins que l'évolution de cette activité demeure avant tout nationale, comme en témoignent les échecs répétés de coordination régionale pour une meilleure commercialisation. La crise récente, à cet égard, n'a fait que creuser les clivages déjà existants en accusant les forces et les

faiblesses de chaque pays. Si on la resitue dans un temps moyen, malgré son exceptionnelle gravité et tout le supplément de pauvreté qu'elle a engendré dans la population, elle n'a pas provoqué de situation réellement nouvelle. Elle n'a fait que rendre irrémédiables des situations déjà critiques, et a également contribué à améliorer l'efficienne des caféicultures déjà les plus performantes, encore une fois au prix d'un surcroît de difficultés pour les planteurs. Inversement, il semble que la période actuelle va voir des recompositions de grande ampleur, avec de nouveaux rapports de force entre pays producteurs : communauté d'affinités certes parmi les planteurs, mais également rivalité toujours très vive entre les différents pays et les différents territoires productifs.



Collection CAFÉ

- CAFE DU CERRADO, les frontières de la qualité (52 min. VF. VB)
- COLOMBIE, la fédération nationale des caféiculteurs, un empire menacé (52 min. VF. VE)
- KILIMANDJARO, le café au bois dormant (52 min. VF. VA)
- VENEZUELA, le café malgré le pétrole (52 min. VF. VE)
- CUBA, un café très spécial (52 min. VF. VE)

Une collection de documentaires réalisés par les laboratoires de recherche *Montagne et Café*, *Dynamiques Rurales*, *GEODE* et produits par l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Renseignements et commandes
 Nathalie Michaud - Université de Toulouse-Le Mirail - SCPAM
 5, allées Antonio Machado - 31058 Toulouse CEDEX 09
 nmichaud@univ-tlse2.fr / 05.61.50.42.48

Collecte manuelle des cerises de café dans une plantation au Costa Rica.

(Cliché : J.-Ch. Tulet)



BIBLIOGRAPHIE

GILARD J. et TULET J. Ch., dir., 1993 – Les cultures du café. CMHLB « Caravelle », Toulouse, numéro spécial, n° 61, 292 p.

Journal « *La Nación* », Costa Rica, du 21 février 2001

Journal « *La Prensa* », Honduras, du 7 mars 2001.

Journal « *Prensa libre* », Guatemala, du 28 février 2001.

NARANJO GUTIÉRREZ C., s.d. – *Algunos elementos de la inagotable Leyenda del mejor café del mundo*. Non publié, 16 p. dactylo.

PALACIOS M., 1983 – *El café en Colombia, 1850-1970. Una historia económica, social y política*. El Colegio de México, El Ancora editores : México, 558 p.

PIZANO D., 2001 – *El café en la encrucijada*. Libros de Cambio, Alfaomega : Bogotá, 80 p.

SAMPER M., 1998 – *Producción cafetalera y poder político en Centroamérica*. EDUCA : San José, Costa Rica, 192 p.

SAMPER M., ROSEBERRY M. et GUNDMUNSON L., 2001 – *Café, sociedad y relaciones de poder en América Latina*. Ed. Universidad Nacional, Costa Rica, 510 p.

TULET J.-Ch., 1993 – Caféculteurs latino-américains : les vigneron du tropique. CMHLB « Caravelle », Toulouse, n° 61, p. 7-25.

TULET J.-Ch., 1997 – La prééminence des producteurs familiaux dans la caféiculture de l'Amérique hispanophone. In : HAUBERT M., dir. – *Les paysans, l'État et le marché, Sociétés paysannes et développement*. Publications de la Sorbonne : Paris, p. 267-278.

TULET J.-Ch., 1998 – Le « meilleur café du monde ». *CMHLB "Caravelle"*, Toulouse, n° 71, p. 75-92.

TULET J.-Ch. et GILARD J., dir., 2000 – *La fleur du café. Caféculteurs de l'Amérique hispanophone*. Éd. Karthala : Paris, 342 p.

TULET J.-Ch., 2001 - Conquête du pouvoir et affaïssement économique des Andes du Venezuela au xx^e siècle. In : BART F. ; MORIN S. et SALOMON J.-N., dir. – *Les montagnes tropicales, identités, mutations, développement*. Table ronde, Bordeaux-Pessac, 27-28 novembre 1998. Pessac, Dymset – CRET, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, p. 409-421. (Collection Espaces tropicaux n° 16)

TULET J.-Ch., 2003 – La crise d'un modèle : La « Federación Nacional de Cafeteros de Colombia ». In : *Café : qualité, territoire et terroir*. Publications du CIRAD : Montpellier, p. 89-101.

NOTES

Collecte mécanisée des cerises de café au Brésil.

(Cliché : J.-Ch. Tulet)

1. . Archives de documents de la FAO, Rome, 2004 ; <http://www.fao.org/docrep/007/>.
2. . Dans le cas du Costa Rica, les exportations apparaissent supérieures à la production : cela est dû à la mise sur le marché de stocks disponibles.
3. . Là encore, on peut rencontrer de brillantes exceptions : l'Indonésie exporte 473 000 t de café vert et en consomme 280 000 t, une quantité nullement négligeable.
4. . À ce propos, on peut souligner que « la rencontre du Brésil et l'Afrique », slogan qui a longtemps été asséné en France pour la promotion d'une marque de café lyophilisé, est celle des cafés (*arabica* des plateaux brésiliens et *robusta* des plaines de l'Ouest africain) les plus mal appréciés et les plus mal côtés : miracles du marketing, on fait du vice une vertu !
5. . Il est assez étrange que dans le cas du café, à la différence du vin, le vocabulaire utilisé pour qualifier les saveurs du café soit surtout développé pour identifier ses défauts et beaucoup moins ses qualités : héritage colonial ?
6. . Ceci en période de crise « normale ». La dernière a réellement mis en cause le devenir de beaucoup d'exploitations.
7. . *United States Agency for International Development*(USAID) : Agence des États-Unis pour le Développement International.

AUTEUR

JEAN-CHRISTIAN TULET

GEODE – CNRS, Toulouse ; mél. : tulet@univ-tlse2.fr